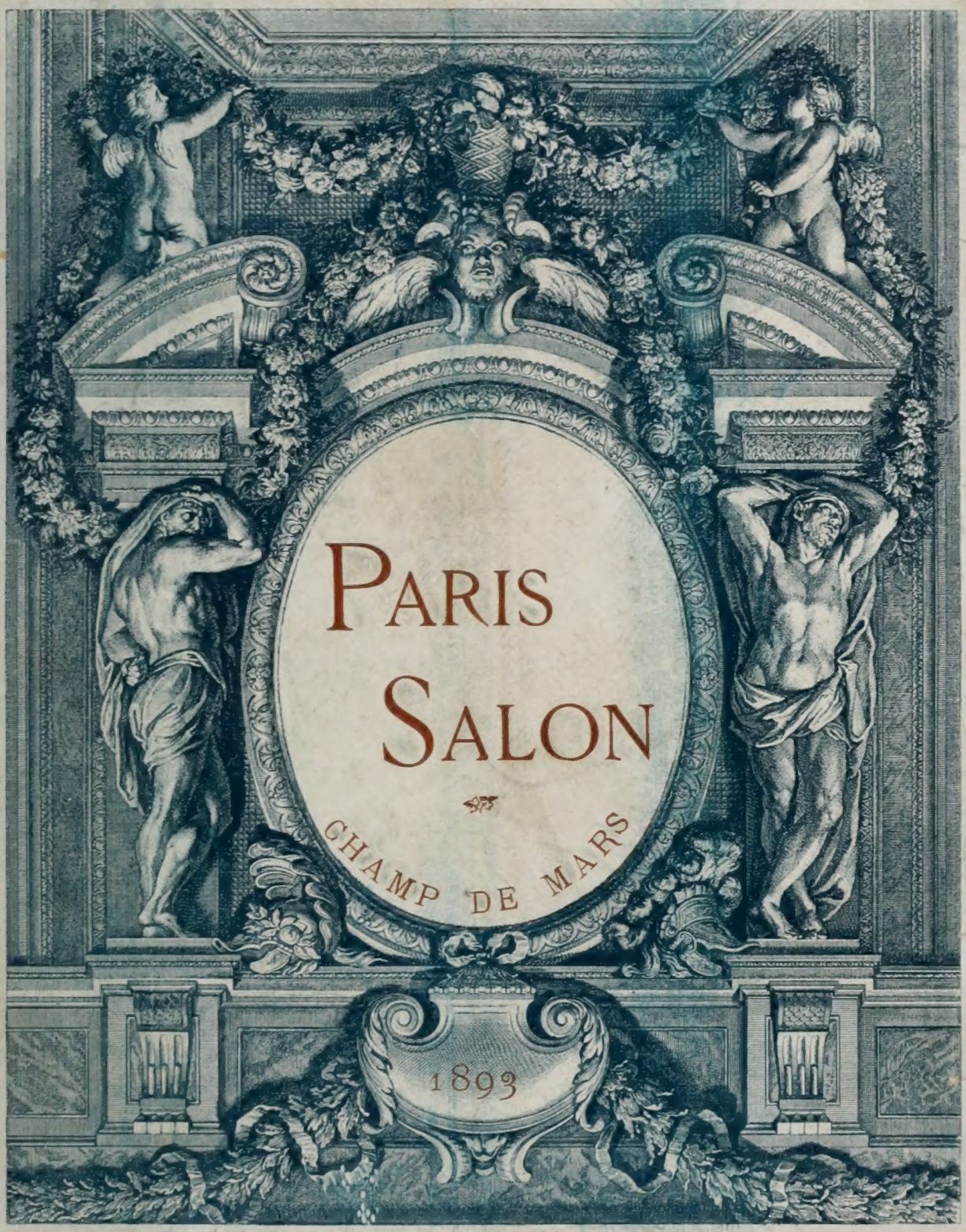
LOUIS ENAULT

DEUXIÈME SÉRIE Vol. 2 9e VOLUME DE LA COLLECTION



PARIS

E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

53 *ter, Quai des Grands-Augustins*

PARIS-SALON

1893

Paris. — Imprimerie E. Bernard et Cie, 23, rue des Grands-Augustins.

Cy
Paris
Salon
1893
v. 2

9e volume de la 2e série

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

1893

v. 2

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

DE

E. BERNARD & Cie

Volume contenant 40 phototypies

PARIS
LIBRAIRIE E. BERNARD & Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
53ter, *Quai des Grands-Augustins*. 53ter
1893

TABLE DES MATIÈRES

Anéthan (Mlle A. D')	Paysage avec figures . .	19
Aublet.	Au bord de l'eau . . .	9
Barrau	La Messe matinale. . .	71
Breslau (Louise) . .	Lasses de jouer	57
Burgers	La Salute.	3
Carle Stetten. . .	Lectrice	29
Carrier-Belleuse. .	Danseuses jouant aux osselets	1
Castiglione. . . .	Une matinée chez le cardinal Rezzonico . . .	33
Cazas	L'après-midi.	67
Chavannes (Puvis de)	Victor Hugo rend hommage à la ville de Paris.	41
Dinet (E.)	Portraits	73
Dubufe (Guillaume) .	Portrait de Mme Dubufe.	7
Durst.	Fille de la Hague. . .	39
Edelfelt.	Finlandais chantant . .	47
Frappa (José) . . .	Le Dispensaire. . . .	15
Friant (Emile). . .	Portrait de Mlle A. W. .	17
Gervex (Henri) . .	Portrait de Mme Gervex .	45
Girard (Firmin) . .	Une Jeune artiste. . .	13
Gros (L.).	La Baignade	79
Gyp	Je vous salue Marie . .	69
Hagborg (Auguste) .	L'Enterrement	11
Iwill.	La Chute des feuilles .	63
Jeanniot.	Le Coup douteux . . .	5

JIMENEZ (DON LUIS).	Idylle.	27
LEE-ROBBINS (MISS) .	Trio d'Enfants. . . .	21
LHERMITTE.	La Mort et le Bûcheron.	43
MAUGEANT	Vision de Printemps . .	59
MESDAG	L'Arrivée des Barques .	55
MONTENARD	Sur les hauteurs de Toulon	51
MOUTTE (ALPHONSE) .	Lou Gousta.	23
NOURSE (Mme) . . .	Le Goûter	65
PERRET (AIMÉ). . .	L'Homme des champs. .	35
PROUVÉ	Portrait de M. Emile Gallé	25
RIXENS.	Le Chanteur populaire. .	31
RODERSTEIN (Mlle) . .	« Laissez venir à moi les petits enfants » . . .	53
ROLL	Le Centenaire. . . .	49
SAIN (EDOUARD). . .	La Famille.	37
SAINVILLE (EM. DE) .	Danse Turkestane . . .	61
SALZEDO	L'Auditoire.	77
SIMON.	Messe à Perguet . . .	75

PRÉFACE

Le Champ de Mars, dont la quatrième Exposition s'ouvre aujourd'hui même, affirme de plus en plus son droit de vivre et de prendre une grande place dans les préoccupations de notre Paris artistique.

Il compte, en effet, dans la compagnie de ses sculpteurs et de ses peintres, un nombre d'étrangers assez considérable pour lui donner un caractère de cosmopolitisme et d'internationalité que nous chercherions vainement ailleurs, et dont il est juste de lui tenir compte. Sachons aussi le reconnaître : parmi les fondateurs, les Sociétaires et les Associés composant la nouvelle Société Nationale des Beaux-Arts, telle qu'elle a été instituée en 1890, il en est qui, à leurs risques et périls, avec des succès différents, cherchent et trouvent des formes d'art vraiment nouvelles et dignes de l'attention de la critique.

Mais ce qui, à nos yeux, donne un intérêt particulier à l'Exposition du Champ de Mars, ce qui constitue son originalité propre, ce sont les objets d'*Art Industriel*, disséminés de tous côtés, dans un arrangement plein de goût, et, par leur variété voulue, apportant un repos à l'esprit, et offrant un charme au regard.

Nous pouvons ainsi, grâce à cette innovation si désirée et si heureuse, suivre, d'année en année, l'évolution d'un certain groupe de producteurs distingués, dont les œuvres font aujourd'hui partie de notre gloire nationale.

On me croira sans peine quand j'aurai signalé les noms de ces verriers, de ces céramistes, de ces émailleurs, de ces ferronniers, de ces mozaïstes, de ces bronziers, de ces orfèvres, les Aubé, les Boffier, les Carrière, les Charpentier, les Dampt, les Delaherche, les Gueyton, les Clément-Massier, les Knœplin, les Thesmar, les Léveillé, les Lachenal, les Roche, les Damouse, les Brateau, dont les productions exquises donnent au Champ de Mars un aspect si particulier et si séduisant.

Parmi ces œuvres, il en est une qui nous semble

particulièrement hors de pair, et qui mérite à elle seule d'être l'objet d'une étude spéciale, car elle marquera d'un millésime glorieux l'Exposition de 1893.

Nous voulons parler de cette coupe merveilleuse, qui sera connue un jour dans l'histoire de l'Art sous le nom de *Coupe Pasteur*, offerte à l'illustre savant par les élèves de l'*Ecole Normale*, dont lui-même fit partie aux jours déjà lointains de sa laborieuse jeunesse.

Cette coupe a pour auteur le plus ingénieux, le plus chercheur et le plus original des artistes industriels contemporains.

J'ai nommé Emile Gallé, orgueil de Nancy, la patrie lorraine de ce bon Français.

Il serait difficile, même à moi, qui suis un admirateur enthousiaste du jeune et brillant artiste, d'exprimer avec des mots le charme et la beauté de cette pièce unique. Forme, substance, coloration, caresse du toucher, tout donne ici l'idée — et la sensation — d'une de ces merveilles, faites pour enchanter les yeux, comme on en rencontre dans les trésors des rois, dans le *Grune Gewœlbe* de Dresde, ou dans notre *Galerie d'Apollon.*

Emile Gallé est aujourd'hui le premier de nos verriers et de nos émailleurs.

Ses cristaux sont des merveilles d'Art. Ils nous offrent un choix vraiment considérable de colorations nouvelles, obtenues à l'aide d'oxydes métalliques, qui n'avaient pas encore été utilisés jusqu'ici dans l'art de la verrerie, par suite de leur rareté ou de leur chèreté extrême, tels que l'irridium et le thallium, avec lesquels Emile Gallé a produit récemment un vase superbe, imitant l'ambre gris ; mais un ambre comme on n'en voit guère, même dans les flots de la Baltique maternelle, moucheté, marbré, pailleté d'or, avec de vifs reflets d'azur.

Grâce à l'emploi judicieux des colorations intenses, les cristaux de Gallé nous rendent à leur gré l'illusion des matières précieuses, des agates, des jades, des topazes, des émeraudes et des rubis. L'artiste nancéen dispose aujourd'hui de toute une gamme d'émaux en relief, complètement translucides, depuis le bitume foncé jusqu'à l'eau de roche. Souvent par la superposition de couches de cristaux, diversement colorées dans leur masse, entaillés et ciselés, il détache en relief des ornements dont les nuances variées, et comme fondues les unes dans les autres, semblent se jouer

sur des dessous mystérieux. Parfois aussi l'ingénieux créateur enferme son décor entre deux parois de cristal soudées au feu, ce qui lui permet d'arriver à d'étranges combinaisons d'effets. On voit alors des algues, des fucus, des gélanites blanchâtres et fluides, qui semblent vivre et circuler dans la substance épaisse, mais transparente, dont le vase est formé.

Émile Gallé est encore assez jeune pour se permettre les longs espoirs et les vastes pensées. L'avenir est à lui, et je suis certain qu'il lui réserve de belles choses. Mais j'ose dire que, dans le passé, il n'a rien produit de plus parfait que ce *Vase Pasteur*, admiré aujourd'hui par tous les visiteurs de l'Exposition.

Le décor, d'un symbolisme très raffiné, comme tout ce qui sort de la main très subtile et de l'esprit très ingénieux de l'artiste lorrain, rehaussé, avec un goût suprême, de blanches lumières, d'opacités violettes et de taches dorées ou sanguinolentes, circule autour de la coupe, dont la tonalité est très suave en sa transparence ambrée.

L'artiste a représenté, d'un côté, les découvertes

scientifiques, et, de l'autre, les bienfaits rendus par elles à l'humanité.

On y voit le troupeau des hydres formidables
Sortir, monter du fond des brumes insondables,
Et se transfigurer. . . . . .

Autour d'un microscope, qui reçoit et réfléchit sur son miroir des rayons de lumière, on voit monter, en effet, en s'éclaircissant peu à peu, des figures monstrueuses, parmi lesquelles se détachent des champs microscopiques, lumineux, et tout remplis de cultures de microbes. C'est à vous faire frémir !

De l'autre côté du vase, dans un arrangement dont la fantaisie voulue a toujours sa raison d'être, on aperçoit toutes sortes de plantes symboliques dont la signification échappe parfois au vulgaire, mais dont l'effet est toujours heureux et compris par tout le monde.

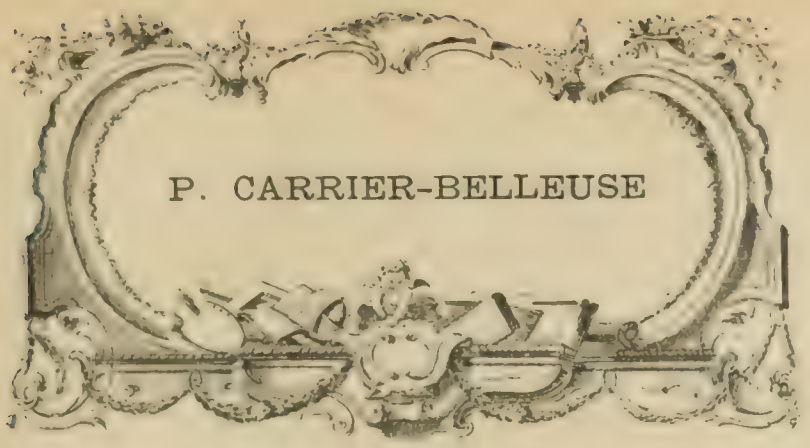
Jamais nous n'avons vu un plus harmonieux ensemble de matières précieuses, de main-d'œuvre irréprochable, de notions scientifiques précises, et de réminiscences poétiques, annonçant la culture élevée

d'un esprit auquel, dans l'universalité de ses connaissances, rien ne doit rester étranger.

Le *Vase Gallé-Pasteur* est le clou d'or de l'Exposition du Champ de Mars.

Louis ÉNAULT.

9 Mai 1893.



Danseuses jouant aux osselets

Voilà un homme qui ne s'ennuie pas ! Quand il a besoin de modèles, il va faire un tour au Foyer de la Danse, flirte avec les étoiles, et, le lendemain, à l'heure du travail, les choryphées, les premiers sujets, les belles marcheuses et jusqu'aux petits rats, qui montent ses quatre étages en grignottant quelque chose, viennent prendre d'assaut l'atelier de M. Pierre-Carrier-Belleuse, lequel n'a plus qu'à choisir entre les blondes et les brunes, les rousses, et « les châtaines aussi » comme dit la chanson.

On devait bien cela au fils de son père, un des artistes

de ce temps dont la main féconde autant qu'habile a modelé tant de types féminins exquis.

Le peintre marche hardiment sur les traces du sculpteur, et nous prouve une fois de plus que le proverbe a raison :

Bon sang ne peut mentir !...

Ce sont deux types charmants ces deux jeunes filles, si gracieuses et si abandonnées dans leur pose confiante. Comme elles font bien ce qu'elles font, naïves et passionnées tout à la fois, diverses, avec un air de famille, comme qui dirait deux sœurs, absorbées, du reste, par leur jeu, leur âme dans les yeux, attentives aux creux et aux reliefs que l'osselet leur montre en tombant, et ne se demandant pas s'il y a quelqu'un là pour les regarder et leur dire qu'elles sont belles...

Vous l'êtes, mes charmantes ! modelées comme des statues aux fines attaches et aux pleins contours, et plus d'un, sans s'inquiéter de l'enjeu, ne demanderait qu'à faire avec vous une partie sans fin.

Pierre Carrier-Belleuse.

La Salute

Voilà déjà bien longtemps que j'ai, pour la première fois, au cours de ces études sur les Salons contemporains, écrit le nom de Henri Burgers.

C'est un vaillant !

Debout sur la brèche toujours assiégée, infatigable, aussi robuste qu'aux jours premiers de ses débuts, il ne cesse de combattre le bon combat — et d'en sortir victorieux.

Comme beaucoup d'artistes de ce temps, Henri Burgers est un véritable cosmopolite. Né en Hollande, à Huisen, dans le pays de Gueldre, après un long séjour en France, où il a trouvé de sincères et vives sympathies, il

s'est fait naturaliser Français, et aujourd'hui, il est complètement des nôtres.

Il en est bien peu, parmi nos peintres, qui soient aussi fidèles que lui au rendez-vous annuel de nos expositions.

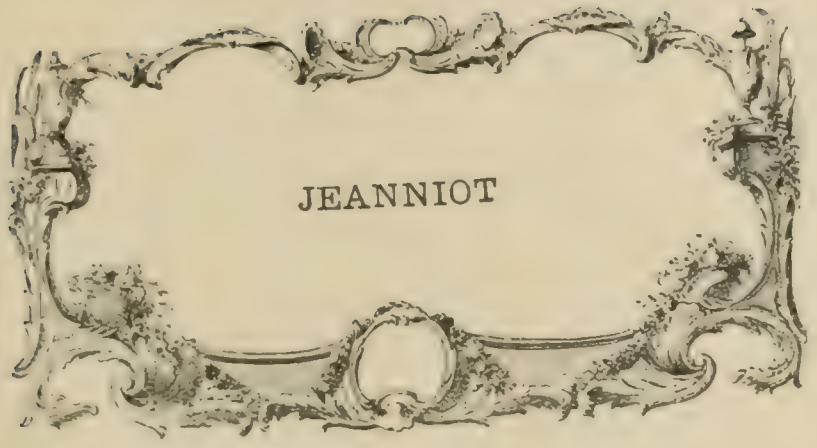
Je me hâte de dire qu'il est récompensé de cette fidélité par le succès.

Singulièrement persévérant dans la constance de son labeur, HENRI BURGERS, pendant une longue série d'années s'est voué à l'illustration des scènes de la vie populaire, soit en France, soit dans les Pays-Bas, et il a toujours su les rendre avec une singulière intensité d'expression toute particulière.

Mais, après nous avoir montré sous tant d'aspects divers les monuments et les paysages du Nord, estompés d'un éternel brouillard, voilà qu'aujourd'hui il s'éprend d'amour pour cette adorable et poétique Venise, où l'élégance des lignes s'allie si heureusement au charme des colorations.

Je n'en veux pour témoin que la belle et noble silhouette de la *Salute*, émergeant des eaux du Grand-Canal, si fière et si superbe !

Le tableau est tout à la fois monumental et pittoresque.



Le coup douteux

Deux amis, deux compagnons — j'allais dire deux complices — viennent de mettre habits bas, et, en manches de chemise — ainsi le veut, pour être supportée, l'ardente atmosphère de l'estaminet empesté par la fumée des bonnes pipes et des mauvais cigares, — ils jouent la traditionnelle partie de billard.

A la passion qu'ils y mettent, il est aisé de voir que ce sont des amateurs sérieux du noble jeu, dont un professeur de l'Ecole polytechnique — le savant Coriolis — n'a pas dédaigné d'écrire la théorie, et dont la pratique a illustré les Mangin, les Slosson, les Schœffer, et Vignaux plus grand qu'eux tous.

Or, voilà qu'il se présente un coup douteux. Les deux billes se touchent-elles ? Celui qui vient de jouer dit oui ; celui qui va jouer dit non. Les arbitres sont inutiles entre gens de bonne foi ; mais avec quelle attention se penchent-ils sur la rouge et sur la blanche pour savoir si le contact est pris, ou si un cheveu de rousse (ce sont les plus fins, disent les experts autorisés en cette lutte attrayante et délicate des belles chevelures) peut passer entre les deux orbes qui ont évité la tangente.

Jeanniot excelle en ces sujets qui ne demandent pas un souffle héroïque, mais une observation patiente et minutieuse, un coup d'œil très juste et une main très légère. Il les peint avec la même exactitude et le même soin que ces sujets militaires auxquels il doit sa très flatteuse notoriété.

Mais cette vie militaire qu'il a vulgarisée dans tant de tableaux, si répandus par tous les procédés de reproduction connus de nos jours, ne lui est pas plus familière que la vie populaire et bourgeoise à laquelle il a consacré aussi tant d'œuvres applaudies et bien venues. Si le coup de partie qu'il a voulu peindre ici est douteux entre les amateurs, son succès ne l'est point au jour du public.

Portrait de Mme Dubufe

Les peintres qui sont nourris de proverbes — les proverbes sont la sagesse des nations, et le pain quotidien des intelligences — les peintres, disons-nous, savent, par l'avoir entendu dire, par des bouches autorisées, que charité bien ordonnée commence par soi-même... et par sa femme.

Voici un quatuor de maîtres qui s'est inspiré de cette vérité. Après avoir consacré leur temps, leur zèle et leur talent à reproduire dans des tableaux, devenus promptement historiques, la silhouette aimable de nos plus charmantes contemporaines. MM. Carolus Duran, Guillaume Dubufe, Henri Gervex et Duez (*Ange-Ernest*, dans l'intimité), se sont dit un jour que ce ne serait que justice

d'offrir l'hommage de leurs pinceaux aux aimables et chères compagnes de leur vie.

C'est pourquoi, cette année, nous comptons, parmi nos meilleurs portraits de femmes, ceux de Mesdames Duez, Gervex, Carolus Duran et Guillaume Dubufe. .

Guillaume Dubufe est, à coup sûr, un des plus infatigables et des plus féconds producteurs de notre jeune école. A voir le nombre des œuvres qu'il a déjà lancées dans la circulation courante, on peut le prendre pour un centenaire. Il y a des années où il remplit à lui tout seul deux pages du catalogue. Le portrait, le tableau de genre, la peinture religieuse et la peinture d'histoire, le panneau décoratif avec de belles architectures, les fleurs, semées à pleines mains dans de pimpantes aquarelles, rien ne lui est étranger, et l'on serait tenté parfois de trouver qu'il produit trop, si chacune de ses œuvres ne révélait un soin extrême, et un rare souci de la forme.

Cette année, pourtant, le grand travailleur semble s'être concentré dans cette œuvre unique — importante d'ailleurs — par ses proportions, non moins que la fermeté et la maestria de son exécution, et qui n'est autre que le portrait de Madame Dubufe — digne de figurer dans toutes les galeries — s'il ne devait s'absorber dans l'intimité sainte de la famille.

Au Bord de l'eau

AUBLET est un des plus heureux parmi les peintres de la jeune École. Il a beaucoup de talent, et son talent a été tout de suite apprécié du public. Son coup d'essai a été un coup de maître, et, du jour au lendemain, il a été remarqué et coté. Depuis lors, il n'a fait que grandir dans l'estime et la faveur des dilettantes et des raffinés de la peinture. Tout le monde rend justice à la puissance de son exécution, à la valeur et à la justesse de ses détails, non moins qu'à l'harmonie générale de ses colorations.

Que d'œuvres charmantes nous avons, en ces derniers temps, notées dans la plupart de nos SALONS. Au milieu du

réalisme dont beaucoup d'autres, hélas ! sont aujourd'hui impuissants à se défendre, nous goûtons avec un vrai plaisir ses grâces élégantes et sa distinction parfaite.

Chaque année, quand arrive la saison des villégiatures, des déplacements et des voyages, ALBERT AUBLET quitte l'atelier, où de jeunes et jolies mondaines viennent chaque jour recevoir ses leçons, et sa maison bretonne, et les ombrages aimés du parc de Neuilly, et il va, sur la plage normande, chercher des motifs, que son souple talent rajeunit.

C'est là qu'il a rencontré ces jolis enfants, fatigués des trop longues courses sur la grève, et qu'il nous les montre endormis ou rêveurs *Au bord de l'eau* (c'est le titre du tableau) dans une pose si naturelle d'aimable et mol abandon.

L'Enterrement

Je ne saurais dire si c'est à cause du très réel talent des artistes scandinaves, ou pour les profonds souvenirs que m'ont laissé de longs séjours en Danemark, en Suède et en Norvège ; mais, dans toutes ces expositions du Champ de Mars, où ils tiennent une si grande et si belle place, je cherche tout d'abord les tableaux des Wahlberg, des Salmson, des Hagborg et des Edelfett.

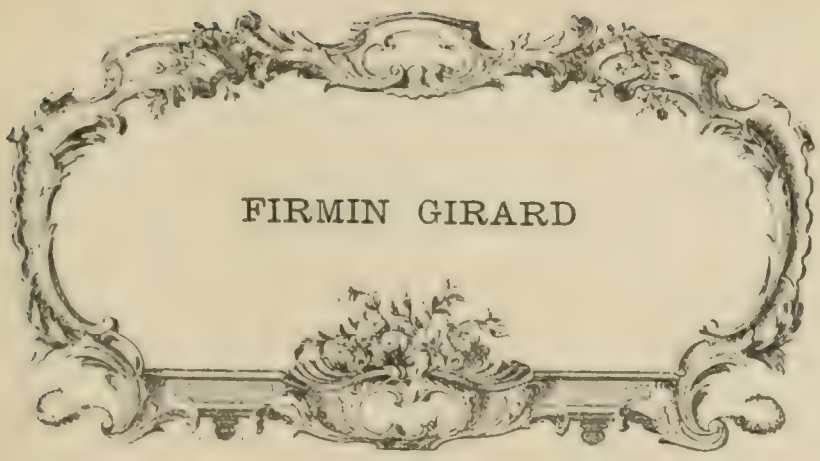
Je dois des émotions très douces et très profondes à M. Hagborg. Personne ne sait rendre mieux que lui la douceur charmante et l'auguste sérénité du paysage septentrional. Le ciel du Nord tient sur sa palette. Et comme, chez lui, la note humaine est toujours en éveil et vibrante ! Comme on devine une âme profonde dans tous les person-

nages qu'il met en scène, et comme on sent qu'ils jouent bien pour leur compte le drame dont ils sont les vrais acteurs et non les simples comparses.

Mais AUGUSTE HAGBORG n'est pas seulement un Suédois, et, par la sympathie humaine qui est en lui, il devient promptement l'homme du pays où il plante sa tente d'un jour.

Je n'en voudrais d'autre preuve que cet enterrement dans un village normand, d'un accent si pathétique et si ému que vous croyez assister vous même, en chair et en os à la scène de deuil si bien représentée par l'artiste.

La composition est admirable, d'ordre, d'arrangement et de clarté. Chacun est à sa place, chaque personnage a son caractère propre ! et il n'est pas un détail qui ne concoure à l'harmonie puissante et soutenue de l'ensemble. AUGUSTE HAGBORG est un vrai maître.



Une Jeune Artiste

Firmin Girard a un sentiment exquis de ce que Gœthe appela, dans son troisième *Faust*, l'éternel féminin « *das Ewiges Weiblich* » nous connaissons de lui des types vraiment charmants qu'il a su emprunter à toutes nos provinces de France, et rendre dans toute leur originalité, dans toute leur saveur et dans toute leur grâce. Mais il n'enferme pas les belles filles — j'en connais — qui lui font la grâce de venir poser chez lui dans les salons étroits où se déroulent d'habitude les péripéties plus ou moins factices de la vie mondaine. Il préfère, et je lui en fais mon compliment, les associer aux pompes et

aux splendeurs de la Nature. Elles deviennent ainsi la note la plus charmante de l'harmonie universelle.

Firmin Girard, qui est un des heureux de ce monde, se trouve, du reste, dans les conditions les plus favorables pour jouir de ces douceurs du plein air, dont il ne prive jamais ses héroïnes. Il peut choisir pour fond de ses tableaux, ou son petit parc, sur les collines du Forez, ou sa villa de Dame-Marie, dans la vallée du Lys, ou sa maison normande au bord de la mer. Il est certain d'avance qu'elles seront bien partout.

Connaissez-vous rien de plus frais et de plus charmant que cette *Jeune Artiste*, peignant des fleurs, au milieu d'un jardin, où elle n'a que l'embarras du choix entre tant de modèles? Sa grand'mère la surveille; son chat la contemple, et ses roses sont jalouses d'elle.

Le Dispensaire

José Frappa est un des plus brillants virtuoses de la nouvelle école, et l'un de ceux qui sont arrivés les plus jeunes à une très grande et très enviable popularité. Je le sais mieux que personne, il est aussi un de ceux que l'on recherche tout d'abord dans les expositions. On se groupe devant ses toiles, pour se dilater la rate et se faire une pinte de bon sang.

Ce grand succès, le peintre le dut tout d'abord au choix de ses sujets. Il s'était voué tout d'abord aux moines et aux curés, et il peignait avec une habileté rare, un esprit endiablé, et une malice qui n'avait rien d'acerbe ni d'acrimonieux les côtés drolatiques — est-ce qu'il n'y a pas

de la drôlerie partout ? — de la vie monacale et sacerdotale de ces excellentes gens, qui n'en appartiennent pas moins à l'humanité parce qu'ils portent une soutane, au lieu d'un *smocking*, ou une robe au lieu d'une jaquette...

Mais M. Frappa, qui est un jeune, a trop de souplesse et de fécondité pour se cantonner exclusivement dans un genre. Il est de force à les aborder tous.

Cette étude d'un *Dispensaire pour enfants* est une page très remarquable comme exécution, et d'une émotion intime qui remue et fait vibrer en nous toutes les fibres de la pitié.

Devant cette jolie toile, on se sent plus humain — et, par conséquent, meilleur.

Portrait de Mlle A. W.

Graine d'ôtage! disait, à côté de nous, un visiteur issu des nouvelles couches, en regardant le très joli et très charmant tableau de M. Émile Friant.

Le mot était atroce, et si j'avais été sûr d'être le plus fort, j'aurais volontiers logé ma botte dans la partie sensible de ce sinistre personnage, juste à l'endroit où le rein perd son nom.

Mais il n'en est pas moins vrai que, dans ce jugement sommaire, il y avait un fond de vérité cruelle, car cette *graine d'ôtage*, pourvu que Dieu lui prête vie, deviendra un jour une fleur éclatante d'aristocratie.

Si la guerre des races prédite par les prophètes de malheur éclate jamais dans notre triste pays, on fera de cette ravissante créature la rançon d'une ville... Rien qu'à la regarder on devine qu'elle a dans les veines la *Sangre azul* (le sang bleu) où les Espagnols reconnaissent les rejetons des races nobles. Comme elle est élégante dans sa taille bien prise ! Enlevez ses bas noirs, et la Diane de Gabie sera jalouse de ses jambes marmoréennes, et Cendrillon trouvera trop petite pour son pied mignon la pantoufle de vair qu'elle mettait pour aller au bal du Prince-Charmant. Prenez la main qui s'appuie négligemment au bras du fauteuil, et vous verrez que celles d'Anne d'Autriche qui faisaient battre le cœur des cardinaux sous la pourpre romaine, n'avaient ni les attaches plus fines, ni le galbe plus pur, ni la peau plus transparente. Et quelle belle tenue dans cette pose si bien trouvée. Elle fait un trône de son fauteuil, et rien qu'à voir la façon dont elle pose le bout de son orteil sur une tête de lion, on se rappelle les mots superbes de l'Ecriture Sainte :

Conculcabis leonem et draconem.

Paysage avec Figure

Si c'est aujourd'hui pour la première fois que j'écris le nom de Mademoiselle ALIX D'ANÉTHAN, ce n'est pas faute d'avoir pour son talent toute la sympathie qu'il mérite.

J'ai encore le souvenir très vif d'une fort belle page exposée par elle au dernier SALON, sous ce titre *Les Saintes Femmes au Tombeau du Christ*, regardant le sépulcre qui contenait le corps de leur divin maître, et se demandant les unes aux autres qui leur ôterait la pierre fermant l'entrée de la demeure suprême où reposait le crucifié.

C'était simple, noble et grand. L'œuvre vibrait d'une profonde émotion religieuse.

Aujourd'hui Mademoiselle ALIX D'ANÉTHAN se révèle à nous avec une belle étude de nature poétique, qui lui assure une place élevée parmi les paysagistes de style. La nouvelle école lui reprochera peut-être une solennité qu'elle a désaprise ; mais, pour mon compte, je retrouve dans ce morceau d'un ordre vraiment élevé une très grande recherche de composition, une très grande élégance de lignes, et une impression poétique qui me rappelle certaines toiles du Poussin. Les quatre figures de femmes en leurs attitudes diverses, celle-ci couchée sur le gazon, celle-là penchée vers l'étang, fleuri de nénuphars aux blanches corolles et aux cœurs d'or, les deux autres échangeant d'intimes confidences, sont d'un très beau caractère et d'une tenue qui accusent chez l'auteur de sérieuses études, et de généreuses aspirations vers l'idéal. De belles œuvres comme celles-ci ont droit à l'encouragement et à l'éloge, et je vote à Mademoiselle ALIX D'ANÉTHAN la couronne de laurier.

Trio d'Enfants

Miss Lucy Lee-Robbins est, à coup sûr, une des personnalités les plus sympathiques de la colonie artistique américaine. Elle est aussi bien à sa place dans un Salon que dans un atelier.

D'abord esquissons la femme.

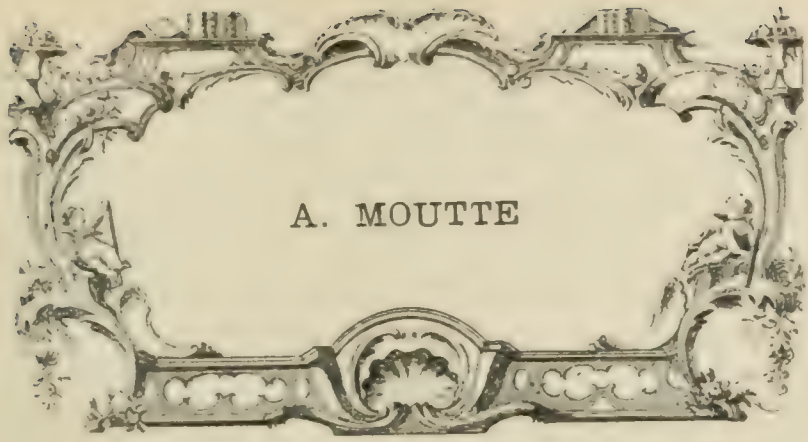
Grande et mince, avec un port de tête superbe; svelte et découplée comme la Diane antique, un buste de reine et l'air d'une princesse. Elle vous attire par son avenance et vous captive par sa grâce.

L'Amérique croit nous la prêter; mais nous la garde-

rons le plus longtemps possible. Elle a d'ailleurs conquis son droit de cité parmi nous.

Très assidue, à ses débuts, dans l'atelier de Carolus Duran, elle devint bientôt la favorite du maître et la première entre ses rivales, qui restèrent ses amies. Elle a dérobé à son maître l'harmonie toute puissante de son coloris et son charme pénétrant. Très laborieuse et en même temps très friande du vivifiant contact avec le grand public, elle est une des plus fidèles habituées du CHAMP DE MARS, où, malgré de nombreux succès, elle déploie, comme aux premiers jours, ses jeunes ardeurs de débutante. Très consciencieuse, elle étudie la nature dans toutes ses manifestations, et la rend dans toute sa vérité sans jamais se départir pour cela de ses élégances et de ses délicatesses de mondaine accomplie et *sélect*. Plus d'une fois, à l'exemple des maîtres, elle s'est peinte elle-même — et ce sont les tableaux d'elle que préfère l'homme de goût, pris et séduit par l'éclat vif de cette beauté blonde, d'un rayonnement très doux.

Miss LUCY peint également bien les enfants. Voyez plutôt le *Trio de Bébés* dont nous offrons les grâces souriantes aux lecteurs du *Paris-Salon*.



Lou Gousta

Il est midi. Ils ont travaillé toute la journée ; aussi ont-ils faim ! Mais comme ils mangent de bon appétit, à l'ombre pourtant insuffisante et maigre de quelques saules — non pleureurs — qui tordent leurs bras noueux dans le ciel pâle et bleu d'une journée d'automne.

L'homme et la femme assis sont bien à leur affaire, font ce qu'ils font, et ne songent pas à autre chose. *Lou Gousta*, ils goûtent et sont contents. On voit qu'ils ont bon appétit, et l'on prendrait volontiers part à leur festin, dont le couvert est mis sur l'herbe rase, si seulement on était certain qu'il n'y ait pas trop d'ail dans le ragout ! Mais avec des méridionaux, la chose est toujours à craindre

Le rêve, car, là où il y a des femmes, le rêve est toujours mêlé à l'action — le rêve, disons-nous, est représenté par cette grande brune qui ne mange pas, mais qui se tient debout, silhouette immobile, élégante et silencieuse, appuyée au tronc d'un vieil arbre au feuillage éploré, et regardant vaguement quelque part... A quoi pense-t-elle ? — ou à qui ? Je n'ose le lui demander. Villageoise ou grande dame, la femme garde toujours son secret !

Je m'aperçois qu'une fois encore, selon mon habitude, je me laisse gagner par mon sujet, et que je ne parle pas assez du mérite de l'œuvre.

M. Moutte aurait le droit de se plaindre.

Lou Gousta me fait oublier la salle à manger. Je veux dire le paysage au milieu duquel l'artiste a placé sa petite scène champêtre.

Il nous donne une singulière illusion de grandeur et d'espace, avec ses horizons qui se déroulent à l'infini, et les plans successifs de ses terrains ondulés dont l'œil, sans que rien ne l'arrête, suit, dans la distance infinie, le recul et la fuite...

Portrait de M. Emile Gallé

Monsieur Émile Gallé, dont je m'honore d'être l'ami, a cette fortune singulière d'être tout à la fois exposant et exposé. On peut voir ses œuvres dans une des galeries du Champ de Mars et son portrait dans une autre. On n'en saurait dire autant de tout le monde.

Je demande au lecteur la permission de m'arrêter un instant devant cette personnalité très sympathique.

Voici maintenant un quart de siècle que j'ai rencontré pour la première fois celui qui devait tracer dans nos *Arts industriels* un sillon si profond et si durable.

C'était à l'Exposition Universelle de 1867. *Emilius*, comme je l'appelais en nos bonnes et familières causeries,

était bien jeune encore — un collégien candide — et fin tout à la fois,— faisant à souhait les honneurs d'une vitrine modeste, où l'on admirait déjà la belle pâte des faïences lorraines et les élégantes et fines verreries de Saint-Clément, restituées par son père avec autant d'habileté que de goût.

Que de chemin parcouru depuis lors !

Aujourd'hui, après les luttes courageuses et l'infatigable labeur d'une austère jeunesse, Émile Gallé nous apparaît comme un artiste consommé, maître de son esprit comme de sa main, créateur et exécutant de premier ordre — et attestant par une triple manifestation — que je préfère à la triple alliance — la remarquable puissance d'un inventeur génial.

Ses meubles, ses cristaux, ses faïences se disputent l'attention et les préférences de tous les amateurs éclairés. Comme sculpture, comme lignes générales, comme originalité de décor, comme suavité de coloration, comme emploi judicieux des matériaux les plus exquis, harmonieusement combinés, Émile Gallé se montre le rival audacieux et heureux des maîtres de la Renaissance et je remercie M. Prouvé, le portraitiste éminent, d'avoir tracé de lui un portrait si fidèle, qui me permet d'offrir à l'artiste inspiré — vraiment créateur — le tribut d'éloges qui lui est dû. C'est en payant ces dettes-là qu'on s'enrichit !

Idylle

Don Luis Jimenez appartient à cette petite colonie d'artistes espagnols, qui, depuis les beaux jours de Fortuny, de Madrazzo et Palmaroli, — aujoud'hui directeur de l'école de Rome (pour son pays), est venu chercher et a trouvé chez nous cette cordiale et fructueuse hospitalité que la France est toujours empressée et heureuse d'offrir à l'étranger.

Celui-ci, d'ailleurs, est si bien établi avec femme et enfants, au centre bruyant et animé de notre Paris, que je le prends parfois pour un Français. Ce compatriote de Murillo, de Vélasquez et de Zurbaran ne

s'est pas livré à la recherche de l'idéal; il aime mieux serrer de près la réalité. Il n'a jamais prié la Vierge et les saints de descendre des hauteurs du ciel pour venir poser dans son atelier; mais il croque le passant, le paysan, l'ouvrier, avec une fidélité, une habileté et un bonheur qui font la fortune de ses tableaux.

Personne n'a plus que lui le goût, le sentiment et l'intelligence des choses de la vie populaire, qu'il reproduit avec une singulière intensité d'émotion.

Avec cela, quand il le veut, une note attendrie et une émotion touchante.

Je me rappelle encore le joli tableau intitulé « *Premier mot d'Amour* »; c'était simple et naïf : mais plein de tendresse — avec une race d'églogue virgilienne.

C'est la même impression que je retrouve dans l'*Idylle* d'aujourd'hui, avec ces deux jeunes, qui s'aiment ou qui vont s'aimer, en pleine campagne, en pleine nature, dans la première éclosion de leur cœur.

Lectrice

Monsieur Carl Stetten est un esprit distingué et un chercheur. On ne lui reprochera jamais la vulgarité de ses choix. On sent en lui l'artiste qui vit dans une atmosphère supérieure, inaccessible aux inspirations réalistes qui, pendant longtemps, ont singulièrement ravalé l'école contemporaine. Je ne sais où j'ai vu, signés de ce nom sympathique, des souvenirs de Fiésole d'un sentiment très poétique, et qui m'avaient charmé.

Aujourd'hui M. Carl Stetten nous offre une esquisse de vie mondaine traitée avec beaucoup d'élégance et de distinction, et d'une note très fine et très juste.

Nous sommes dans la bibliothèque d'un hôtel moderne,

au milieu des fleurs et des objets d'art. Les livres ne sont pas très bien rangés — éparpillés plutôt sur les rayons. — On aurait bien besoin de quelqu'un qui s'y connaîtrait pour remettre tout cela en ordre. Si les conditions sont acceptables je connais un « *Monsieur* » entre deux âges, qui a un peu de littérature, et qui se chargerait de la chose.

Madame, pourtant, sait choisir, et le volume qu'elle lit l'intéresse vivement, car son âme est dans ses yeux, et elle ne perd pas un mot de ses lignes captivantes.

Physionomie sympathique, intelligente et attirante bien mise, d'ailleurs, avec sa robe aux tons changeants, et son fichu blanc, drapé à la *Marie-Antoinette*. Vous devez être bonne, Madame, car votre chien vous aime !

Très bien peint aussi le bon chien, étendu à ses pieds avec son pelage fauve et mordoré, et sa fine tête de renard au museau pointu.

Le Chanteur Populaire

André Rixens est un laborieux et un vaillant, et c'est par dizaines qu'il envoie chaque année ses toiles au Champ de Mars. Nous connaissons de lui des toiles décoratives qui le placent à un haut rang parmi les peintres de l'école contemporaine.

Sa belle toile de l'Hôtel-de-Ville, symbolisant le *Feu*, est un morceau tout à fait remarquable, d'une grande énergie dans son exécution, et d'un rare mérite pittoresque.

On admira beaucoup cette grande figure d'homme, avec sa force sans lourdeur, et l'harmonieux balancement de ses lignes savamment pondérées.

Ce sont d'autres mérites qu'il nous faut louer dans l'œuvre que reproduit aujourd'hui notre PARIS-SALON.

Le *Chanteur populaire*, c'est un tableau de rue ou de place publique; une véritable étude de personnages en plein air.

M. RIXENS, qui a la science des groupes, aussi bien que celle de la figure isolée, a réuni dans son cadre très animé et très rempli, les types nombreux et divers que nous rencontrons à chaque pas dans Paris, au cours de nos promenades matinales.

Ils sont très bien choisis, très bien assortis, et combinés de façon à se faire valoir les uns par les autres.

Ils y sont tous! l'ouvrier flaneur, le philosophe des rues, fumant sa pipe en manches de chemise; le gavroche persifleur, qui ne croit plus à rien, et la fillette naïve qui croit encore à tout; le bon père de famille, qui serre tendrement ses petits contre sa poitrine, et la modiste futée, à l'œil chasseur..... Et tout cela, grouillant, vivant et d'une vérité d'expressions à vous faire comprendre ce que l'on chante, sans que vous entendiez ni l'air ni les paroles.

Une Matinée chez le cardinal Rezzonico

L'ITALIEN CASTIGLIONE, arrière petit-neveu de ce Balthazar Castiglione, immortalisé par l'amitié de Raphaël se rattache par une filiation directe à ses illustres compatriotes, les grands peintres du seizième siècle, qui excellaient à représenter les scènes de la vie élégante, et les belles fêtes dans les beaux palais de l'aristocratie romaine, vénitienne ou florentine. Plus d'une fois déjà, son pinceau nous a transporté dans les demeures princières où brille dans tout son faste la splendeur des maîtres du monde.

C'est une fête de ce genre qui fait le sujet de ce tableau — *Une Matinée chez le cardinal Rezzonico*, reproduit par notre *Paris-Salon*, avec autant de bonheur que de fidélité.

Nous sommes à Venise, dans ce palais Rezzonico, visible encore aujourd'hui sur les bords du *Canal-Grande.*

Son Eminence, grand dilettante et grand mondain, a choisi ses invités dans la fine fleur de l'aristocratie, qu'il a su cueillir aux pages les plus brillantes du *Livre d'Or* de la République Sérénissime.

La crème et le gratin, le pschut et le vlan, arrivés par le dernier bateau, se pressent dans cette galerie magnifique, illustrée par les pinceaux qui portèrent si haut la gloire de l'Ecole Vénitienne. Qui choisir parmi tant de célébrités? Les Juliani, les Grimani, les Morosini sont assis à côté de Capello, qui me fait songer à sa Bianca, sa nièce. Les deux Giustiani, l'abbé et l'ambassadeur, devisent avec Marcello, qui, tout en les écoutant, rêve à ses psaumes immortels. Beaucoup de grandes et belles dames — les princes de l'Eglise éternelle aiment les princesses du monde — passent parmi lesquelles brille comme un astre de première grandeur Isabella Grimaldi, dont nous avons vu à Londres, tout récemment, l'admirable portrait peint par Rubens.

Le petit séminariste, qui chante devant le clavecin est le propre neveu du Cardinal, et celle qui l'accompagne, une jeune belle, à la crinière flottante, bouclée et dorée, c'est sa jeune sœur... Oh! l'heureux temps où il faisait bon vivre, et combien CASTIGLIONE a-t-il eu raison de nous en rendre le souvenir.

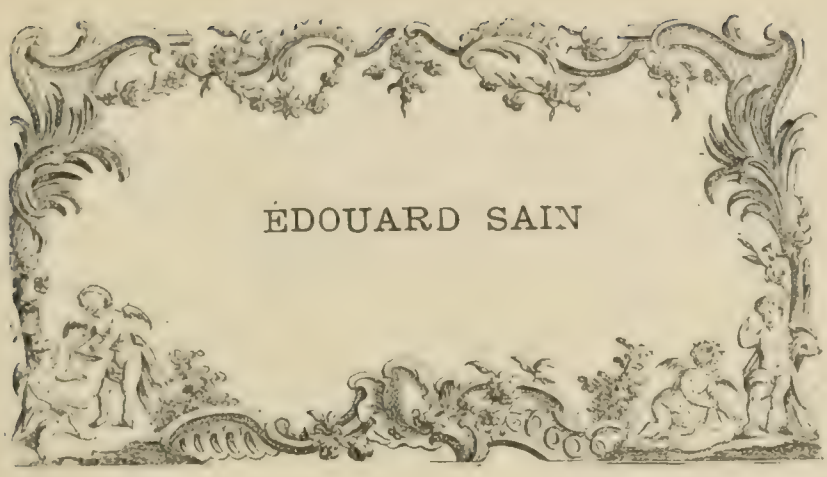
L'Homme des Champs

Aimé Perret, bien que Lyonnais, est de la même race que le Normand François Millet. Je sais que ce n'est pas là un mince éloge, mais j'ai la conscience qu'il est mérité. Son grand Faucheur, qu'il appelle l'*Homme des Champs*, est l'arrière-petit-cousin de l'inoubliable Semeur, qui, dans une toile, si poétique en sa simplicité même, s'en allait jetant le bon grain à travers les sillons. Tous deux ont une apparence rustique, où la naïveté se marie bien à la force.

A moins d'avoir le goût dépravé, on aime toujours ce que l'on fait bien : M. Perret est donc tout natu-

rellement porté vers les choses de la vie populaire et rustique, qui, chaque année, lui inspirent de très jolies toiles, également bien accueillies par les gens de goût et par le public. C'est, du reste, un consciencieux, sachant bien que le succès doit se mériter, et que les réputations, pour être solides, ne se doivent point improviser. Jamais il ne présente une œuvre au public qu'après un long et pénible effort, après beaucoup de talent et de travail dépensés sans compter. Il aime à mettre de braves gens dans son œuvre, et c'est à mes yeux un de leurs principaux attraits — ce qui ne l'empêche pas de rencontrer — ou de créer — parfois de beaux types, qui sont la grâce et l'honneur de ses tableaux.

On est frappé de l'aspect robuste de cet homme des champs, qui traverse à grands pas la campagne aride, déserte, nue et désolée, sa large faux sur son épaule, et promenant vaguement dans l'espace son regard vague et sans pensées. On devine bien en lui le travailleur tout au souci de l'heure présente, fait pour la tâche quotidienne, et qui, penché sur le sillon monotone, n'a pas encore eu le temps de lever les yeux vers le ciel. C'est une figure, c'est un personnage : c'est un symbole aussi !



La Famille

Les voyages profitent à mon ami Édouard Sain. Il a cueilli une seconde et florissante jeunesse dans le trajet qui l'a conduit des Champs-Élysées au Champ de Mars. Je le retrouve aujourd'hui dans une explosion toute printanière de vigueur reconquise et de talent en fleur.

Il ne nous avait pas donné, depuis longtemps déjà, une exposition comparable à celle que nous voyons aujourd'hui dans les galeries animées du Champ de Mars.

Une dizaine de tableaux, voilà donc la récolte de l'année. Le visiteur aura comme nous l'embarras du choix. On

voudrait tout prendre, et l'on regrette d'être obligé de laisser quelque chose. Il y a là deux portraits de jeunes filles attrayantes comme des perles blondes : *Palotte* est tout aimable ; on rêve devant l'*Extase* ; on voudrait faire monter en camée ce joli *Profil de rousse*, et l'on s'enivre de votre parfum, âme du *Lilas blanc* !

A ces choses, exquises et délicates, nous avons cependant préféré *La Famille*, comme plus particulièrement caractéristique du talent, de la manière et des tendances artistiques du maître Édouard Sain...

La Famille — je dirais volontiers la *Sainte Famille*, tant il y a d'honnêteté, d'honneur et de droiture dans tous ces personnages ; tant on devine en eux le pur sentiment du devoir ; tant ils imposent le respect et commandent la sympathie. On éprouve je ne sais quel intime contentement et quelle profonde sérénité d'âme, devant ce groupe de braves gens qui tous, sont si bien ce qu'ils doivent être, depuis les deux anciens, pour qui le travail n'est qu'un doux repos, jusqu'au *bambino*, Enfant-Jésus de la famille, qui s'ébat sur les genoux de sa mère jeune et belle.

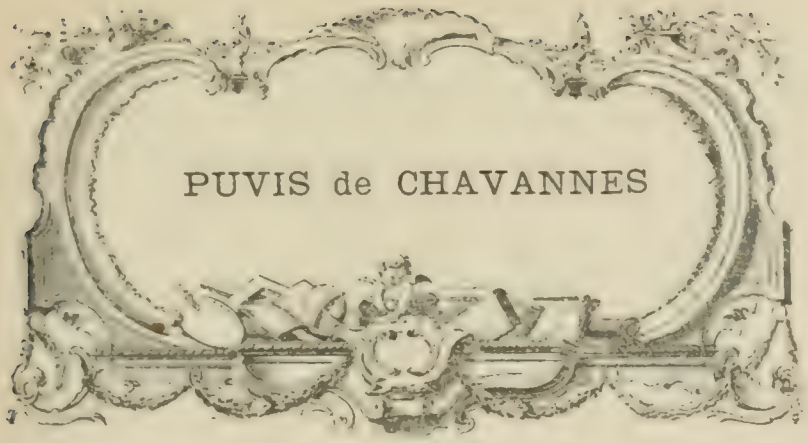
Fille de la Hague

Je la connais celle-là! Elle est de mon pays normand, et, plus d'une fois, partant pour la chasse matinale, à la poursuite de la sauvagine, au pied des roches de Jaubourg, je l'ai rencontrée qui revenait déjà de traire ses vaches au point du jour, et préludant, avant l'aube, aux rudes travaux de sa longue journée. A coup sûr, elle ne se serait pas levée de si bonne heure si elle avait su le latin, car il a été écrit : *Vanum est ante lucem surgere* ! Il est inutile de se lever avant le jour.

Elle est robuste et bien campée dans sa forte taille, qui n'a jamais fait prendre sa mesure à Léoty pas plus qu'à

Mesdemoiselles des Vertus. Un poing sur la hanche, la *canne* de cuivre, reluisante comme de l'or, retenue sur l'épaule droite par la forte courroie que tend sa main gauche écartée ; le jupon de *droguet* tombant à mi-jambe; enfonçant dans le sabot grossier ses pieds lourds, chaussés de bas de laine; l'œil calme, regardant au loin devant elle, escortée des oies familières, qui savent bien qu'elle ne leur fera pas de mal avant qu'elles ne soient grasses; elle s'avance, la brave fille, par l'âpre sentier pierreux, songeant à la bouillie de blé noir qui l'attend au retour, ne se plaignant pas de la vie, si dure pour les unes, si caressante pour les autres, et ne se disant point, dans une rancune jalouse, que là bas, à Paris, la grande ville, il en est qui ne la valent pas, pourtant qui dorment encore dans la plume, et qui n'ont eu que la peine de naître pour avoir le plaisir de vivre!

M. Durst, pinceau sincère et vaillant, maître absolu des ressources de son art, excelle en ses sujets de la vie rustique, qu'il traite avec une grande et absolue vérité, en homme qui les connaît et qui les aime, et qui sait rester toujours vrai sans jamais devenir trivial.



Victor Hugo rend hommage à la ville de Paris

Puvis de Chavannes, qui a obtenu tant de nobles et poétiques succès dans sa glorieuse carrière, a le droit de marquer d'une pierre blanche, le jour de sa vie où il a conçu l'idée de la belle composition *Hommage de Victor Hugo à la Ville de Paris*, que tout le monde salue aujourd'hui comme le clou d'or de l'Exposition du Champ de Mars.

Jamais l'artiste éminent ne nous a paru mieux inspiré dans la conception d'une œuvre, et jamais non plus il n'a déployé dans son exécution plus de simplicité unie à plus de grandeur, ni plus de clarté dans une ordonnance plus majestueuse. Ceci est vraiment du grand art.

Sous une loggia, qui doit avoir été édifiée par un artiste

de la Renaissance, la Ville de Paris est symbolisée par une jeune femme, à la physionomie aimable et douce ; elle est assise et le sceptre en main ; trois jeunes filles, aux lignes élégantes, et d'une grâce raphaélesque, suspendent une couronne d'or, au-dessus de sa tête charmante ; un peu en arrière, un groupe de jeunes hommes agite des palmes et des branches de lauriers. A droite de la composition, un héros antique, et peu vêtu, porte un oriflamme, sur lequel on voit le vaisseau de Lutèce, avec sa fière devise :

« *Fluctuat nec mergitur* ».

Le poète, cependant, vêtu d'une toge romaine, un peu allourdi par l'âge, comme nous le vîmes en ces dernières années, s'avance vers la figure qui personnifie Paris, conduit par une muse portant sa lyre. Derrière lui, à quelque distance, planent — j'allais dire flottent — dans l'air, trois figures, aux grandes ailes déployées, symbolisant les *Contemplations*, la *Légende des siècles* et les *Châtiments*. Cette dernière tient dans sa dextre le glaive vengeur et flamboyant ; une belle envolée les emporte dans l'espace.

C'est tout. Mais il y a dans l'ensemble de cette œuvre magistrale, une sobriété, une simplicité, une grandeur et une poésie qui frappent la foule, et qui charment l'artiste. C'est bien là ce que l'on peut appeler une décoration monumentale.

La mort et le Bûcheron

C'est le bon La Fontaine qui va faire la notice du tableau de Lhermitte. Les deux sont dignes de s'entendre, le poète et le peintre :

« Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot, aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumière enfumée ;
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, et songe à sa douleur.
. . . . . .
Il appelle la Mort : elle vient sans tarder ;
Lui demande ce qu'il faut faire ;
C'est, dit-il, à fin de m'aider
A recharger ce bois. . . . . .
. . . . . .

et, avec sa finesse et sa malice, le fabuliste ajoute :

« Le trépas vient tour guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes,
Mieux vaut souffrir que mourir!
C'est la devise des hommes. »

Léon Lhermitte, après Gustave Doré, nous donne l'illustration de cette fable, si profondément humaine, dans un des tableaux les plus vigoureusement peints qu'il y ait aujourd'hui dans les galeries du Champ de Mars.

Très jeune encore, Léon Lhermitte a cependant beaucoup produit. C'est un laborieux et un infatigable. Doué, avec cela, d'une incroyable facilité, il nous a rendu, dans son œuvre important et multiple, tous les aspects de la vie champêtre, que bien peu des hommes de notre temps connaissent aussi bien que lui. Les sujets rustiques l'appellent entre tous, et il déploie pour les traiter une souplesse de talent qui n'est jamais au détriment de sa force.

Mais, je ne crains pas de le dire, jamais encore il n'avait fait preuve dans aucune de ses compositions d'une puissance égale à celle qu'il déploie aujourd'hui. C'est un véritable tour de force qu'il a su faire dans son illustration peinte de la fable de La Fontaine. Il y a dans l'exécution matérielle de son *Bûcheron* un relief à rendre la sculpture jalouse; quant à la physionomie du vieillard devant l'apparition spectrale de la mort, elle est empreinte d'une expression de terreur, dont bien peu, parmi les pinceaux contemporains, seraient capables d'égaler l'intensité, et qui ne serait surpassée par aucun.

H. Cerrex

Portrait de Mme Gervex

Henri Gervex est un des heureux de ce monde. La renommée ne l'a pas fait attendre, et la Gloire, qui est femme, et qui aime les jeunes, l'a baisé au front dès son entrée dans la carrière. Son début très brillant a provoqué tout de suite l'attention de la critique, et la faveur très marquée et très méritée du petit clan des amateurs éclairés ne s'est plus détournée de lui depuis ce premier jour.

Cette fois là, il faut bien le reconnaître, la vogue capricieuse ne s'était pas trompée. Elle avait bien choisi son favori.

Henri Gervex est toujours resté le vaillant artiste que l'on avait deviné en lui dès la première heure, et ce virtuose du pinceau a toujours le même éclat, la même verve et le même brio. Personne n'enlève le morceau avec une facilité plus brillante.

Mais il ne se cantonne pas dans ce genre un peu restreint, quoiqu'il lui ait suffi pendant longtemps, pour nous faire apprécier la finesse de son modelé et la richesse de son coloris. Il sait aussi, quand il lui plaît, faire mouvoir les foules, avec une aisance singulière, dans ses cadres agrandis. Je n'en voudrais d'autre preuve que ce magnifique plafond de l'Hôtel de Ville, où l'artiste nous raconte l'histoire de la Musique, en nous montrant une envolée de femmes, d'anges, d'amours et de génies, jouant, sans chef d'orchestre, de toutes sortes d'instruments.

Aujourd'hui Gervex, jeune mari, peint la Muse de son foyer, pleine de charme et de grâce, type de la moderne élégance, mais avec un je ne sais quoi d'une douceur infinie, qui nous fait rêver à ce bonheur intime, près duquel pâlissent et s'effacent les vaines joies du monde. Heureux homme, dirai-je, pour finir comme j'ai commencé.

Finlandais chantant

EDELFELT est certainement un des peintres les plus remarqués et les plus haut cotés de la colonie étrangère, à laquelle la *Société nationale des Beaux-Arts* accorde aujourd'hui, à peu de choses près, la moitié du palais dont elle dispose. Mais on ne saurait lui en vouloir, quand on se trouve en présence des œuvres d'un artiste aussi éminent que M. ALBERT EDELFELT.

Cet EDELFELT est véritablement *talentueux!* disait un de nos décadents du dernier train, plus habile à créer des mots nouveaux qu'à se servir avec agrément de ceux qu'un long usage a mis depuis longtemps à sa disposition.

M. EDELFELT est un Finlandais, doué de dispositions

naturelles tout à fait remarquables. On peut dire qu'il est né artiste, et qu'une culture légère lui aurait suffi pour prendre place parmi les maîtres. Mais il s'en faut que ce soit une culture légère, celle qu'il s'est donnée. Il faut, au contraire, le ranger parmi les consciencieux et rudes travailleurs.

Venu en France pour étudier la peinture, il entra dans l'atelier de Gérôme, où on ne flâne pas.

Les progrès étaint faciles et assurés avec un tel élève sous un tel maître.

Bientôt EDELFELT fut en état d'exposer, et il lui suffit d'un ou deux SALONS pour se voir tout de suite hors de pair.

Outre une incontestable habileté de main, cet homme du Nord a pour lui une sensibilité profonde et communicative, qui donne à toute œuvre sortie de ses mains une intensité de vie vraiment extraordinaire. J'ai vu de lui des scènes de deuil qui auraient fait pleurer les yeux de marbre des statues.

Le tableau que nous publions aujourd'hui ne nous réserve pas ces grands effets de sensibilité; mais il nous permet d'apprécier une étrange virtuosité d'exécution. Il y a là de vieilles mains de sorcière, noueuses et sillonnées de varices, se promenant sur les cordes du xylophone... Tudieu ! mes amis, quelles mains !

Le Centenaire

Voici bientôt trois ans que Roll, invisible pour tous — ou presque tous — s'enferme dans la solitude austère et laborieuse de l'atelier, se ménageant un éternel tête-à-tête avec cette composition immense, où nous voyons tout un monde s'agiter et vibrer sous son pinceau. Personne mieux que lui ne sait remuer et animer les foules, et nous montrer les passions qui les agitent.

Nous sommes encore dans la lune de miel de M. Carnot et de Mariane. On célèbre à Versailles le *Centenaire* de la République une et indivisible. La cérémonie est achevée. M. Roll s'est dispensé de la peindre. J'aime autant cela. Le président, toujours correct, habillé de noir, cra-

vaté de blanc, la poitrine barrée de rouge par le grand-cordon, suivi des ministres de ce temps-là — où sont-ils à présent — et des grands personnages de l'Etat, s'avance vers le bassin de Neptune, dans ces jardins dessinés par Le Nôtre, qui virent passer avant Lui Louis XIV, le Roi Soleil, entouré de tous les astres de la cour.

Le premier magistrat de notre République démocratique — en attendant qu'elle soit sociale — est moins formaliste que celui qui s'appelait *Nec pluribus impar*. Point de barrière entre lui et le bon populaire. On l'entoure, on le presse, on l'acclame. Il laisse faire — ce qui est absolument dans son rôle. — Ne prenez point garde, si l'on se bouscule un peu. Il y a ici de l'enthousiasme pour de bon, et aujourd'hui ce brave Démos n'est pas méchant.

M. Roll a déployé un grand talent dans cette grande toile, dont le sujet et l'allure convenaient si bien à son tempérament robuste et sain, et sur laquelle il a su grouper, en les rendant reconnaissables, les représentants de la marine et de l'armée, de la tribune et de la presse, des gens du monde, et même des amis intimes, auxquels il assure ainsi un petit bout d'immortalité.

Quant à lui, dans toute la vigueur et dans toute la force de sa maturité, il a inondé cette composition aussi bien venue qu'elle est vaste, de lumière et d'éclat. C'est de la peinture officielle et gaie.

Sur les hauteurs de Toulon

On prétend que M. Montenard, qui a pignon sur rue et un bel hôtel rue Ampère, n'a pas oublié, en construisant sa maison, de s'y ménager un bel atelier.

La chose ne me semble pas invraisemblable, et il ne répugne point d'y croire. Mais je n'en persiste pas moins à penser que le véritable atelier du jeune maître est un beau plein air sur la côte de la mer bleue, entre Toulon et le cap d'Antibes, dans l'anse de Gobi, ou bien encore au fond des gorges d'Ollioules.

L'aime-t-il assez cette belle et poétique Provence, que Lebrun, surnommé Pindare, avait appelée la Gueuse par-

fumée. Parfumée? Oui! Allez plutôt à Grasse, si vous ne vous ne me croyez pas... Mais gueuse? Je le nie... et M. MONTENARD aussi!

Il la connait bien sa chère Provence, et c'est avec une fidélité heureuse qu'il a su nous la rendre sous tous ses aspects Tantôt il nous la montre brûlée et se tordant sous les âpres baisers du soleil de midi ; tantôt souriante et caressée par la vague amoureuse de la mer d'azur, qui vient mourir sur ses rives enchantées.

La collection des tableaux de MONTENARD, c'est le poème illustré de la Provence.

Le très-laborieux artiste expose aujourd'hui sept ou huit toiles, que le public a fêtées : le *Puits*, la *Rade*, la *Poussière*, les *Pêcheurs*, les *Joueurs de boules*, la *Côte*, les *Gorges du Faron*.

Nous avons choisi un paysage de montagne, intitulé : *Sur les hauteurs de Toulon*, très majestueux d'aspect, très beau dans ses lignes générales, et dont l'ensemble vraiment poétique a très heureusement inspiré le dessinateur et le peintre. C'est du MONTENARD des grands jours. Il est vrai qu'il y a beaucoup de jours comme cela dans l'année de notre artiste

« Laissez venir à moi les petits enfants »

JAMAIS on n'a tant parlé du Christ que de nos jours. Il a suffi que quelques imbéciles aient voulu le chasser de nos églises et de nos écoles pour que, chez beaucoup, il y ait eu comme une poussée mystique toute puissante, et une envolée des âmes vers le Grand Crucifié. Les artistes, qui partagent, inconsciemment parfois, les sentiments de leur époque, et qui pareils aux fils des harpes éoliennes, vibrent avec elle, comme effleurés du même souffle, n'échappent point à cette sorte de rénovation de l'idée chrétienne dans nos esprits. On peut dire qu'il n'y a jamais eu plus de tableau religieux en France que depuis qu'il n'y a plus de religion d'Etat.

Mais l'esprit moderne, qui est un esprit de liberté, reprend ses droits et retrouve son indépendance dans l'interprétation de la personnalité de la grande figure de CELUI que nous adorons comme le fils de Dieu, et qui s'appelait lui-même le fils de l'homme.

C'est la réflexion que je me faisais au SALON du Champ de Mars, en contemplant le Christ plein de douceur, de tendresse et de mansuétude dans la bouche duquel Mlle OTTILIE RŒDERSTEIN met les aimables et gracieuses paroles rapportées par l'Evangéliste :

« *Laissez venir à moi les petits enfants !* »

Mlle RŒDERSTEIN, qui est Suissesse, et qui doit être protestante, ne s'est pas asservie à la reproduction du type hiératique légué, en quelque sorte, d'un siècle à l'autre à tous les artistes. Ni par la tenue, ni par le costume, ni par l'expression, son Jésus ne relève pas de celui-là. Ce n'est pas le rejeton de la race royale de David. Ce serait plutôt un Christ ouvrier. Mais il y a sur son visage une expression vraiment touchante de tendresse et de bonté. Et les enfants — qui partagent avec le bon chien l'heureux privilège de deviner qui les aime — le contemplent en donnant des marques d'une adoration tendre, qui réjouit mon cœur.

OTTILIE RŒDERSTEIN, vous avez fait une belle œuvre, et je vous remercie.

L'arrivée des Barques

MESDAG, le Hollandais, qui a planté sa tente au bord des flots, et qui ne s'éloigne jamais beaucoup du rivage, est toujours le maître des vagues soulevées, des mers furieuses et des ciels orageux, où passe la tempête. Personne ne connaît mieux que lui, parmi les hommes de nos jours, ces régions mélancoliques des Pays-Bas, — (*Niederland!*), qui forment un si frappant contraste avec la côte d'azur de notre Provence parfumée, et la Méditerranée aux flots bleus, reflétant éternellement, comme un fidèle miroir, la voûte éthérée d'un ciel de Cobalt.

Mais il y a une poésie intime dans tous les aspects de

la Nature, et l'artiste de talent réussit toujours à la dégager et à la mettre en lumière, au Nord comme au Midi. HENDRICK WILHEM MESDAG, aujourd'hui en pleine possession de son art, est le véritable peintre de la Hollande Maritime. Né à Groningue, et habitant La Haye, il a fait de sa maison un véritable musée, consacré aux gloires de l'Ecole Française moderne, qu'il adore, les Millet, les Corot, les Delacroix, les Rousseau, les Decamp, les Troyon, les Diaz et les Breton, et il l'ouvre d'une façon toute hospitalière au visiteur qui frappe à sa porte.

Mais il ne se perd point dans la contemplation de ces maitres vénérés, et les chefs-d'œuvre des autres ne le détournent point des siens.

Cette année encore, il n'envoie pas moins que la demi-douzaine de toiles à notre Champ de Mars. *En Danger*, *La Giboulée*, *Le Matin*, *Prêts à partir*, sont de remarquables morceaux, d'une facture puissante. Nous leur préférons pourtant l'*Arrivée des Barques*, qui nous semble plus caractéristique de la manière du premier peintre de marine de notre époque. — Regardez-le venir à vous, ce lourd bateau chargé de toile et dites moi si vous ne sentez pas se gonfler le sein du vieil Océan qui le porte ?

Lasses de jouer

SOUVENT femme varie!

C'est l'avis d'un certain nombre de philosophes, qui connaissent ou qui croient connaître le sexe inconstant et trompeur.

Le roi François Ier, qui n'était pas un philosophe, mais qui était un amoureux — et cela vaut peut-être mieux pour juger nos aimables tyrans, — a, de sa main royale, et avec la pointe d'un de ces diamants de la Couronne — dont je devais écrire l'histoire, quelques centaines d'années plus tard — gravé cet axiome sur la vitre devenue légendaire de son noble château de Chambord.

Mlle Louise Breslau, en sa qualité de femme, a donc le droit de varier — et elle en use.

L'autorisation qu'elle avait bien voulu m'accorder de reproduire son tableau lui donnait pour titre : *Lasses de jouer*, et il était suffisamment justifié par l'attitude paresseuse et abandonnée des deux fillettes qui laissent de côté les raquettes et les volants, et qui goûtent les douceurs du *far niente*, couchées dans l'herbe fleurie.

Le livret, qui n'est pas galant, appelle ces très jolies jeunes personnes « *Les Gamines* », et ce mot là me plaît moins.

La gamine est, de son essence, une sorte de garçonnière mal éduquée, et j'ose dire que ce n'est point à ce type qu'appartiennent les gentilles héroïnes de Mlle Breslau. Ce sont de petites bourgeoises, élevées un peu à la diable, et auxquelles la famille trop indulgente permet, à tort peut-être, de faire l'école buissonnière. Mais l'auteur, qui allie dans une si juste mesure la force à la grâce, les a si agréablement peintes que l'on ne saurait leur garder rancune Si gamines elles sont, on voudrait redevenir gamin pour faire leur partie — dussent-elles demander grâce, s'avouer vaincues avant la fin, et retomber encore sur la mousse verte des gazons où elles semblent se trouver si bien.

Vision de Printemps

Elle est à demi-couchée dans les hautes herbes, d'où son buste émerge, innocente comme Ève, du moins j'aime à le croire, car elle ne s'aperçoit même pas qu'elle est vêtue un peu légèrement. Il n'y a vraiment que dans le Paradis-Terrestre qu'il était permis de s'habiller — ou plutôt de se déshabiller — ainsi pour faire des parties de campagne.

Mais honny soit qui mal y pense ! Il n'y a pas d'œil indiscret sous les saules, et les papillons blancs qui voltigent, en essaims légers autour de ces épaules sans gaze, ne semblent point se scandaliser de ce décolletage hasardé.

Ils prennent sans doute cette aimable indolente pour une fleur d'une nouvelle espèce, est-ce que l'on n'en crie pas tous les jours ?

Tout autour de la jeune belle, la nature éclate dans l'effusion de sa sève printanière. Il y a autant de fleurettes que d'herbe sur le gazon qui lui sert de canapé, et la vie frissonne dans la terre qui s'épanouit en verdure sous ses pieds.

« *Nunc viret omnis ager !* »

Çà et là, de grands arbres aux écorces blanchâtres, comme celles des trembles et des bouleaux, s'élèvent, du milieu des végétations luxuriantes, pareils à des colonnes d'argent, placées là par l'artiste, pour supporter la voûte bleue du temple de la Nature.

Ici tout est plein de calme, de silence et de sérénité, et rien n'empêchera cette jolie Madame, d'aller, en sortant de là, se faire habiller chez Worth, Félix ou Morin-Blossier. A moins qu'elle ne préfère Redfern ou Raudnitz.

Danse Turkestane

Il y a des choses qui ne s'inventent pas, et, quand on les peint, c'est, en vérité, parce qu'on les a vues.

Il en doit être ainsi du tableau de M. de Sainville, intitulé *la Danse turkestane*. On a vu plus beau ; mais, à coup sûr, on n'a pas vu plus original. L'Orient rêveur et contemplatif, ami du repos, n'est pas fait pour la danse. L'Exposition universelle de 1889 nous en a donné des échantillons qui ne nous ont pas séduit. Nous avons retrouvé là nos souvenirs très vivants de Damas, d'Alger, du Caire et de Constantinople, qui n'avaient rien gagné au voyage.

Je ne fais guère d'exception que pour les bayadères de l'Inde qui jouent des ballets dans la *Sangita-Sala* des rajahs richissimes. Là, parfois, des danseuses légères, aériennes comme les sylphes qui marchent sur l'herbe des prairies, sans la courber, et qui effleurent les flots sans mouiller la plante de leurs pieds, relèvent leurs bras par des gestes d'une indescriptible harmonie, et mariant la mélodie de la voix au rythme des mouvements, expriment en strophes de poses et vers mélodieux, les amères ivresses et les trompeuses douceurs des passions fatales.

Mais le Turkestan ne connaît point ces recherches et les personnages de M. DE SAINVILLE, avec leurs gestes bénisseurs, et leurs manches plus longues que leurs bras, se contentent de parodier la robe de la Loïe Fuller, sans l'avoir vue.

Mais qu'importe si le tableau est pittoresque dans sa donnée originale, et s'il nous montre des choses que nous n'avons pas encore vues! J'aime, pour mon compte, des tableaux qui m'ouvrent, pour ainsi parler, des jours nouveaux sur le monde, et c'est ce que fait notre consciencieux artiste, qui a sa note bien à lui, et tout à fait personnelle.

La Chute des Feuilles

En regardant le tableau de M. Iwill, tout plein de rêverie mélancolique, on se surprend à murmurer les vers élégiaques de Millevoye, le grand-oncle du jeune député du même nom, qui, lui, ne *fait pas de l'élégie :*

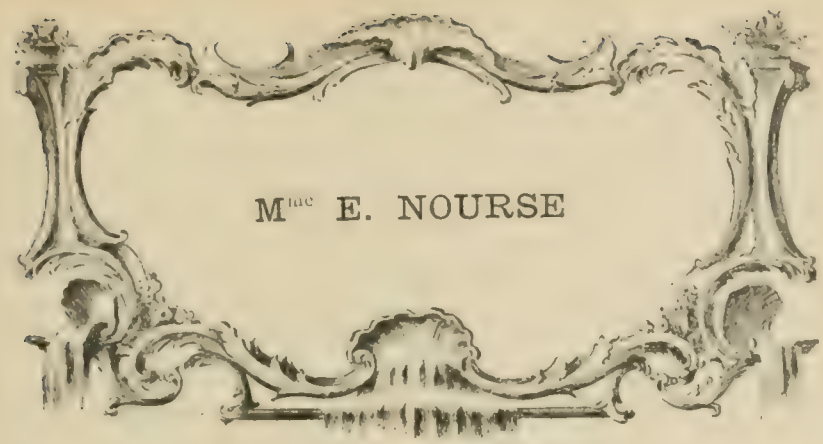
« De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre :
Le rossignol était sans voix :
Le bocage était sans mystère. »

M. Iwill est un paysagiste de race, doué à un très haut degré, du sentiment très vif et très intime de la Nature. Quelque soit le sujet qu'il traite, on peut être certain d'avance qu'il s'en dégagera toujours un très grand charme d'émotion et de poésie. Ses tableaux deviennent aisément des amis dont on marque la place, et que l'on est heureux de retrouver, dans le petit musée intime, peuplé de chers souvenirs.

L'année dernière, les lecteurs du *Paris-Salon* nous remercièrent de certaine *Matinée d'Avril*, dont nous leur offrions la primeur. Quelle jolie esquisse du printemps ! quelle pluie d'or de rayons, passant entre les branches claires, attendant encore leur verte parure. Les bourgeons s'entrouvraient, rouges comme des rubis, et déjà les feuilles d'un vert tendre se dénouaient pour les revêtir de la livrée du Chevalier Printemps.

Mais M. Iwill a plus d'une note à son clavier, dont la gamme chromatique remplace des sons par des couleurs. C'est ce qui lui permet de nous rendre, avec un égal succès, les aspects divers et changeants du grand spectacle que l'infinie bonté du Créateur déroule à chaque instant sous nos yeux. Un *Soir d'Octobre* remplace aujourd'hui la *Matinée d'Avril*, comme pour nous prouver que le peintre-poète possède tout à la fois le don du sourire et le don des larmes.

Le vent d'orage passe sur la campagne désolée, et, dans le ciel assombri, les arbres géants, que saisit l'impression fatale des premiers froids, tordent leurs rameaux désespérés. La pluie des feuilles succède à la pluie de rayons, et le souvenir remplace l'espérance. Tout cela est vu avec les yeux de l'âme, tout autant avec les yeux du corps. En vérité, voilà le paysage comme nous le comprenons et comme nous l'aimons !



Le Goûter

Avouons qu'il y a des noms prédestinés !

Nourse est un mot anglais — ou à peu près — qui veut dire *nourrice.* C'est de là qu'on a fait *nursery*, c'est-à-dire la pièce consacrée, dans le home intime, aux petites bouches qui préfèrent encore le lait au *stout* et au *pale-ale* et qui le boivent à pleines lèvres, aux sources mêmes de la vie...

Le bon modèle que le peintre a fait poser a bien, du reste, le physique de l'emploi. C'est fort, c'est épais, c'est plantureux et taillé en pleine chair vivante pour donner

à boire et à manger à toute la progéniture de la Mère Gigonne... — ou Gigogne — l'un et l'autre se disent.

Par exemple, ne lui demandez pas de faire autre chose que ce qu'elle fait, car je vous jure qu'elle ne prend guère garde à vous ni à moi... Son poupon lui suffit... Aussi voyez comme il est gros et gras, et avec quelle béatitude de petit être instinctif et satisfait il tend le bec à la cuillère d'argent qui lui apporte la douce nourriture !

Du reste, tout le monde mange et boit dans ce tableau que l'on pourrait dédier à la famille de Grangousier, de Gargantua, de Gamache et de Gargamelle...

Regardez plutôt, dans le coin, cet autre gourmand, déjà grandelet — il va sur quatre ans — et il a soif. Les grosses petites pattes de crabe ont saisi fortement le bol de lait chaud et elles le portent à la bouche avide, avec une ardeur qui nous permet de croire qu'on ne laissera rien pour le petit chat.

Madame Élisabeth Nourse n'a pas dû s'ennuyer en peignant ce tableau. On voit qu'elle y va de tout cœur. Et voila comme on nourrit la forte race des citoyens de la libre Amérique, à l'ombre du drapeau aux bandes étoilées, qui flotte sur les murs de Cincinnati, capitale de l'État de l'Ohio — et des jambons entrelardés — d'où l'auteur nous arrive par le dernier transatlantique avec sa petite famille.

L'Après-midi

Comme M. Laureano Barrau, M. Ramon Casas est aussi un Espagnol ; il nous envoie de Barcelone des tableaux qui sont les bienvenus à Paris.

Il en a quatre au Champ de Mars : une *Lecture suggestive*, *Chez elle*, un vigoureux *Portrait d'homme*, et l'*Après-Midi*, que nous avons choisie entre les quatre, comme une fort jolie caractéristique de son talent.

Dans ma vieille province de Normandie, quand nous entendons l'*Angelus* de midi, nous ne manquons jamais de nous dire, entre paysans : « Voilà le trépas de la matinée qui sonne ! »

Ce qui sonne, dans l'*Après-Midi* de M. Casas, c'est, si je ne me trompe, le trépas de l'Amour!

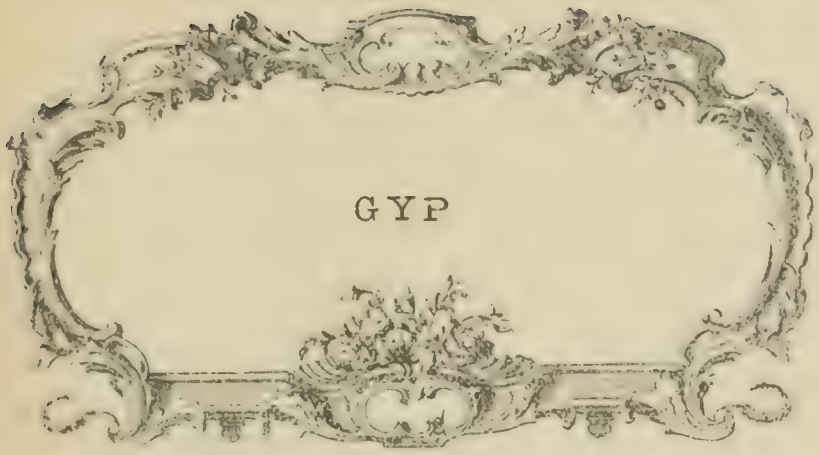
Ils sont jeunes et beaux les deux acteurs de cette petite scène, car c'est à la vie élégante que le pinceau aristocratique de M. Casas emprunte ses personnages. Ils sont tous deux vêtus de blanc, ce qui est une jolie couleur, et très séyante, quand on est chez soi pour ne rien faire; lui, un peu négligé — non dans son costume, qui vient de chez un bon faiseur — mais dans sa tenue, légèrement débraillée — Elle, très correcte, ainsi qu'il convient à une aimable petite femme, qui n'a pas encore eu le temps d'oublier qu'elle a été bien élevée, et qui n'abandonne jamais le souci du « Comme il faut. »

Ils viennent de déjeuner, et la livrée les a laissés seuls, après leur avoir servi le café sur la terrasse de la villa.

C'est le moment le plus impatiemment attendu par plus d'un jeune ménage; c'est l'heure des douces causeries et des intimes confidences..., et, tandis que Madame, douce, caline, recueillie, ses larges paupières abaissées sur des yeux aux doux regards, semble les attendre..., Monsieur dort! — N'est-ce point le cas de répéter avec Gavarni :

« Ces maris me font toujours rire! »

Le tableau est fort joli, dans une note claire et gaie — et d'une exécution matérielle attestant chez l'auteur une virtuosité distinguée.



« Je vous salue, Marie ! »

Celle qui, sous la modestie de ces trois lettres, très anonymes — Gyp — mais dont elle a fait un transparent qui ne voile plus sa célébrité artistique et littéraire, cache l'illustration historique d'un des plus grands noms de l'Armorial français, Gyp, pour ne pas nommer la comtesse de Martel de Janville, est, à coup sûr, une des personnalités les plus étranges, et aussi des plus sympathiques et des mieux doucées du Tout Paris contemporain.

Qui ne connaît les saynètes exquises, pleines d'esprit, d'humour, de gaieté, de verve et de fantaisie, qu'elle prodigue sans compter, pour la grande joie des lecteurs de la *Vie Parisienne.*

Mais Gyp, insatiable de renommée, veut, paraît-il, le succès sous toutes ses formes. La plume, qu'elle manie

pourtant avec une crânerie si cavalière et un si enviable succès, ne lui suffit déjà plus, et voila maintenant qu'elle y ajoute le crayon et le pinceau, dont elle ne se sert pas moins habilement. L'exposition de ses aquarelles et de ses dessins, au petit théâtre de la Bodinière prit, dès qu'elle fut annoncée, les proportions d'un évènement, et il en fut causé beaucoup dans le quart d'heure qui suivit.

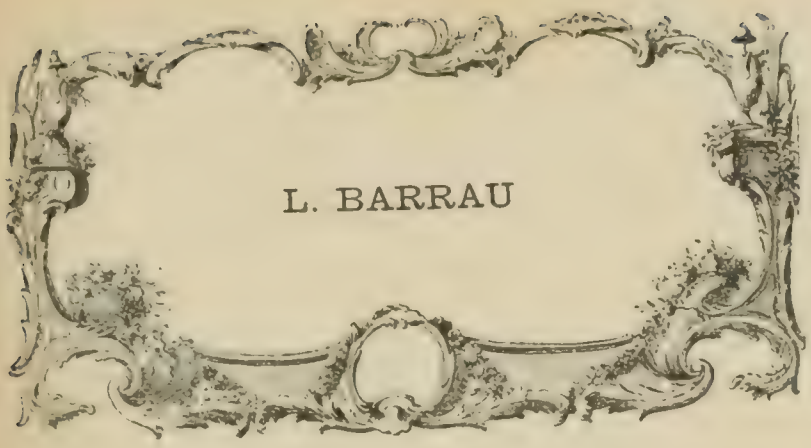
Voici qu'aujourd'hui, Gyp, pour nous prouver sans doute que rien ne lui est impossible, aborde aussi la peinture — et la peinture religieuse — c'est-à-dire la forme la plus élevée de l'Art. Qu'en direz-vous, Bob, Loulou, Fred et Paulette ?

« *Je vous salue Marie...* Tel est le titre de ce tableau mystique, et fort regardé.

L'Ange Gabriel n'est plus là ; mais on sent qu'il est venu ; on le devine à l'extase qui transfigure le visage de la divine vierge. Elle s'avance, lente et recueillie, à travers la campagne toute fleurie de lys sans nombre.

« *Manibus date lilia plenis!* »

On regarde cette jolie scène, naïve comme les peintures des primitifs de Venise ou de Florence, et l'on se surprend à rêver des choses d'un autre monde. — L'auteur de Bob, de Fred, de Paulette et de Loulou vous faisant rêver, n'est-ce pas un comble, et comme elle-même le dirait dans sa langue verte et originale une histoire du « dernier bateau ? »... Comme vous voudrez ! mais c'est une histoire vraie ; comme qui dirait une parole d'Évangile !



La Messe matinale

Monsieur Laureano Barrau est un Espagnol de Barcelone, venu à Paris pour grossir d'une unité sympathique et brillante la colonie vaillante et laborieuse qui nous arrive du versant méridional des Pyrénées, et qui s'est fait si bien naturaliser chez nous que l'on cherche ses œuvres dans chacune de nos expositions.

M. Barrau envoie quatre jolis tableaux à notre Champ de Mars : une *Tricoteuse*, une charmante tête de *Jeune fille*, une *Arrestation* fort pittoresque et la *Messe matinale*, que nous reproduisons ici.

Il serait difficile d'imaginer une composition plus aima-

ble et laissant dans l'âme une impression plus douce et plus sereine : on sent flotter autour d'elle je ne sais quel parfum mystique, et l'on regarde si Gabriel, l'ange des annonciations, ne descend pas du ciel avec un bouquet de lis sans tache, pour saluer sa grâce virginale.

C'est le matin. Le ciel a des fraîcheurs d'aube frissonnante ; l'adorable dévote vient d'entendre la messe dans l'église modeste, dont on n'aperçoit que le porche, tout là haut, sur le plain-pied d'où partent les deux volées de marches du grand escalier, aux pierres çà et là disjointes.

Elle descend lentement, grave, pensive et recueillie, comme si elle achevait tout bas la prière commencée au pied des autels. Elle est vêtue d'une robe très simple, aux nuances sombres, tombant à longs plis droits tout au long de son corps élégant et souple. On dirait une princesse qui veut garder l'incognito, et qui a congédié sa suite. Une mantille de dentelles blanches éclaire son visage pâle, et anime d'un reflet d'argent les traits fins de son ovale allongé, d'une pureté parfaite. Une de ses mains, au galbe pur, porte le missel sacré, et elle vient vers nous avec un tel détachement des choses de ce monde, que c'est à peine si elle effleure la terre, heureuse et fière de la porter. Dieu nous la montre comme une de ses élues, et l'on devine qu'elle a été baisée au front par la Vertu qui fait les Saintes.

Portraits

Il suffit d'avoir vécu dans l'intimité de ces familles complètes, commençant à l'homme, chef et maître de la commauté, et descendant par la femme et les enfants, jusqu'à ces humbles et modestes animaux qui sont pour nous des compagnons dévoués, des auxiliaires dévoués, et souvent des amis tendres et fidèles, pour avoir remarqué l'affection bien réelle et souvent touchante que les gros chiens ont pour les tout petits enfants. On dirait qu'ils se sentent préposés à leur protection et à leur garde... Et avec quels soins, quelles précautions, et quelle conscience ils s'acquittent de la mission délicate qui leur est confiée.

Que les petits en abusent, comme de tout ce qu'on leur livre, il est je crois fort inutile de le dire à ceux qui connaissent la nature égoïste et personnelle de ces tyranneaux en herbe, qui ont déjà les germes de tous les défauts de l'homme. Ils font de véritables souffre-douleurs de ces bonnes bêtes résignées, qui les écraseraient d'un coup de patte, et qui les croqueraient d'un coup de dents.

Mais l'animal est meilleur que l'homme, et rien n'épuise le stock de bonté qui est en lui.

M. Dinet a rendu cela à merveille dans le portrait de deux amis que nous reproduisons ici : *Le Chien et l'Enfant.*

Le Terre-Neuve, dans sa patience indolente, s'abandonne sur les marches blanches du perron devant la villa, tandis que l'enfant s'allonge sur ses vastes reins, et fourrage à son gré dans son épaisse et molle toison.

Tout cela est admirablement vu, fort bien compris, et exprimé avec je ne sais quelle force mêlée de bonhomie qui amène sur vos lèvres un sourire complaisant

E. DINET.

La Messe à Perguet

La Bretagne, pittoresque et religieuse, porte bonheur à nos artistes, quand ils savent mettre en lumière ces deux côtés caractéristiques de notre belle et poétique province.

Ceci nous a été prouvé plus d'une fois par l'un de nos plus grands peintres — j'ai nommé Jules Breton — qui a su faire vibrer en nous, avec une singulière intensité, la fibre émue du sentiment chrétien dans ses pardons, ses pèlerinages, ses processions et ses calvaires...

M. Lucien Simon, à son tour, a su nous rendre très poétiquement les intimes beautés de cette noble terre de la foi, du granit et du chêne.

De cette très jolie toile, qu'il intitule la *Messe à Perguet* — nous sommes au fond du Finistère — il se dégage une impression tout à la fois intime, vive et profonde, qui prend nos âmes, et les élève bien au-dessus des vulgarités et des banalités de ce bas monde, hélas! trop souvent courbé sous le joug des intérêts matériels, qui sont devenus tout pour tant de gens.

La scène se développe, dans son austère simplicité, sous les voûtes romanes d'une modeste église, égayée seulement par les vives et chatoyantes colorations du vitrail de son abside.

Mais ceci ce n'est que le cadre du tableau. Le vrai tableau c'est ce groupe incliné, agenouillé, prosterné — hommes, femmes et enfants — devant l'autel, et dont les honnêtes et franches physionomies reflètent si bien les sentiments de piété ardente dont leurs âmes sont remplies.

La *Messe à Perguet* est un aimable tableau de genre, que l'on pourrait aussi appeler un tableau religieux. Il vous donne envie de vous agenouiller et de prier aussi ! C'est le triomphe du peintre.

L'Auditoire

Le Palais de Justice est un fief pour M. Paul Salzedo ; la Cour d'Appel vaut pour lui une ferme en Normandie, et la Police correctionnelle lui rapporte autant qu'un joli crû dans le Midoé ou le Sauternet. Il dîne des avocats, soupe des avoués, et se fait des rentes avec les huissiers.

J'en suis charmé pour lui, et je m'en réjouis pour moi. Il ne me déplaît point de voir ceux qui nous exploitent tout le long de l'année exploités à leur tour, au moins une fois en passant.

Personne, j'en suis convaincu, personne, parmi les peintres contemporains, ne connaît le monde des gens de

justice mieux que M. Paul Salzedo. Il les sait sur le bout du doigt, comme José Frappa sait les moines et les curés.

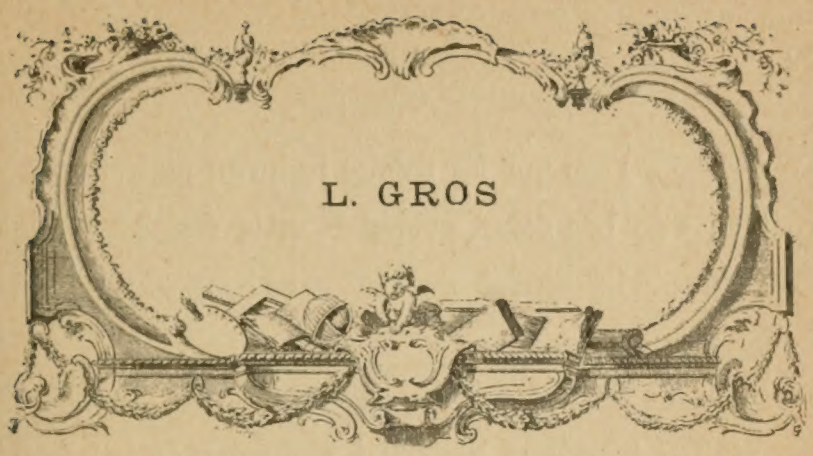
Si j'ai le malheur que vous en doutiez, jetez les yeux sur ce tableau, tout plein d'animation et de vie, qui s'appelle l'*Auditoire.*

Nous sommes en *Police correctionnelle*, et le monde qui va là ne laisse point que d'être un peu mêlé... Mais comme il est vivant ! et que tous ces gens-là font bien ce qu'ils font... ce sont des types, et l'artiste aussi intelligent qu'il est observateur, les saisit sur la nature même. Voyez l'avocat retors, qui sait que sa cause est mauvaise, et qui ne croit pas un mot de ce qu'il dit. Il essaie de tromper les juges ; mais il ne parvient pas à se tromper lui-même. Et les stagiaires qui s'occupent beaucoup moins de leur cause que du joli minois de leurs clientes ! est-ce qu'ils ne vous rappellent point la fable :

Raton moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et, dans le fond de la salle, toutes ces têtes curieuses, aux masques vivants ! Voilà d'anciens habitués qui viennent voir juger les autres... Voilà aussi les futurs repris de justice, qui étudient la manière de donner un croc-en-jambe à la justice !

Tout cela est vu avec une extrême finesse, et rendu par une main habile, spirituelle et leste.



La Baignade

Voila une scène de plein air peinte avec une rude franchise et une puissance d'exécution que nous rencontrerons dans bien peu d'œuvres au Champ de Mars.

Ce seul tableau suffirait à placer M. Gros a un très bon rang parmi les animaliers contemporains.

La composition se présente avec une grande simplicité et, bien que les détails n'y manquent point, l'œil, du premier regard, la saisit dans tout son ensemble.

De robustes gaillards, bien campés sur leurs chevaux, qu'ils enfourchent à cru, comme de véritables sauvages, les font entrer, tout ruisselants de la sueur d'une longue

course, dans l'eau qui les baigne jusqu'au poitrail. Ils y vont tous de bon cœur, avides de cette fraîcheur saine dans laquelle ils sentent que vont se retremper leurs forces épuisées.

Il ne faut pas s'attendre à retrouver ici les chevaux de pur-sang qui courent le Derby à Epsom, ou le prix du Jockey-Club à Chantilly ; pas davantage les *cobs* irlandais qui promènent, pendant ces belles matinées de mai, nos élégantes dans les longues allées du Bois. Mais ce sont de bons et vigoureux chevaux de trait, tels que le Perche et le Merlerault les élèvent pour le service des gros attelages dans les grandes villes, et M. Gros excelle à leur donner tous les caractères typiques de leur race. On voit bien qu'ils ne viennent ni de Tarbes, ni de la Manche, ni du Limousin.

Hommes et chevaux se présentent, d'ailleurs, dans le cadre qui leur convient. Je veux dire dans un paysage simple et grandiose tout à la fois, à l'endroit où la rivière sort des arches monumentales d'un pont de pierre, qui arrête la vue, et enferme la scène dans le plus naturel des cadres que l'on puisse souhaiter pour elle. C'est ainsi que tout se tient dans ce tableau bien venu, d'un peintre consciencieux et fort.

rtistique, Scientifique et Industrielle des Arts et Manufactures

E. BERNARD & Cie

— 53 TER, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53 TER — PARIS

Le NU au Salon

PAR **Armand SILVESTRE**

Couvertures en phototypie par JAPHET

Chaque gravure est accompagnée d'un texte de quatre pages par l'Auteur si sympathique et universellement connu : ARMAND SILVESTRE.

1er vol.	1888	24	phototyp.	8e vol.	1891 (Champ de Mars)	32	phototyp.
2e —	1889	32	—	9e —	1892 (Le Nu de Rabelais, d'après J. Garnier)	32	—
3e —	1889 (Exposition Univ.)	32	—	10e —	1892 (Champs-Elysées)	32	—
4e —	1890 (Champs-Elysées)	32	—	11e —	1892 (Champ de Mars)	32	—
5e —	1890 (Champ de Mars)	32	—	12e —	1893 (Champs-Elysées)	32	—
6e —	1891 (Nu au Louvre)	32	—	13e —	1893 (Champ de Mars)	32	—
7e —	1891 (Champs-Elysées)	32	—				

PRIX DU VOLUME : **8 francs.**

LE NU D'APRÈS BOUCHER

PAR **Louis ÉNAULT**

Magnifique album de 20 planches grand in-4°, en phototypie, texte en Elzévir.

Prix en carton : 20 francs.

PARIS-SALON

1re série : 1880-1888

Texte par MM. **Louis ÉNAULT** et **Francois BOURNAND**

Magnifique collection in-8° contenant chaque année les reproductions en phototypie des principaux tableaux du Salon avec texte orné de grandes lettres, vignettes, culs-de-lampe, etc.

Nos 1 —	1880 contenant	24	phototypies	Nos 10 —	1885 1er vol. conten.	40	phototy
2 —	1881 contenant	25	—	11 —	1885 2e — —	40	
3 —	1882 1er vol. conten.	40	—	12 —	1886 1er — —	40	
4 —	1882 2e — —	35	—	13 —	1886 2e — —	40	—
5 —	1883 1er — —	40	—	14 —	1887 1er — —	40	—
6 —	1883 2e — —	40	—	15 —	1887 2e — —	40	—
7 —	1883 Triennale	36	—	16 —	1888 1er — —	40	
8 —	1884 1er — —	40	—	17 —	1888 2e — —	40	
9 —	1884 2e — —	40	—				

PRIX DU VOLUME : **7 fr. 50**

Prix de la Collection des 17 volumes reliés : **170** fran

2e série

TEXTE PAR M. **Louis ÉNAULT**

1er volume	1889	contenant 80 reproductions (épuisé)			
2e —	1890	Paris-Salon	(Champs-Elysées)	48	reproductions.
—	1890	—	(Champ de Mars)	48	—
—	1891	—	(Champs-Elysées)	40	—
—	1891	—	(Champ de Mars)	40	—
—	1892	—	(Champs-Elysées)	40	—
	1892	—	(Champ de Mars)	40	—
	1893	—	(Champs-Elysées)	40	—
	1893	—	(Champ de Mars)	40	—

Paris. — Imp. E. BERNARD & Cie, 23, Rue de